Instants

Al-Risala, 12 février 1934

Connais-tu ces instants brefs et soudains qui te surviennent d'où tu n'aurais jamais pu les attendre, comme s'ils s'étaient tapis en quelque repli du temps, jusqu'à ce que, t'approchant de leur repaire, ils surgissent sur toi avec toute la force et l'acuité dont ils étaient chargés, et avec tout ce qu'ils peuvent éveiller en toi de tristesse vaste et profonde, ou d'espoir large et souriant? Ils t'arrêtent sur ton chemin à travers le temps, et te contraignent, après une brève halte, à revenir vers le passé lointain ou proche, à en évoquer les événements et à en ressentir le souvenir qu'il a laissé en toi; ou bien ils te contraignent à bondir loin, vers l'avenir des jours, si bien que tu te retrouves à bâtir des châteaux, et à te faire, de l'imagination, de doux rêves qui te rendent la vie chère et emplissent ton cœur du pardon pour tout le mal qu'elle t'a fait.

Connais-tu ces instants brefs, soudains et féconds, dont tu n'aurais jamais pu imaginer, en aucun temps, qu'ils te surviendraient, ou que tu tomberais sur eux — et pourtant tu es sorti un jour de ta maison, poursuivant ce que les gens poursuivent du sérieux de la vie et de son jeu, goûtant ce que les gens goûtent dans leur poursuite de la douceur et de l'amertume de la vie, quand l'un de ces instants s'est abattu sur toi comme un mur s'abat sur l'étranger qui passe par hasard au moment même où il penche pour s'effondrer; ou bien il t'est apparu, puis s'est tenu devant toi, comme une chose précieuse apparaît à certains passants, puis se dresse à leur portée quand ils l'atteignent, et les voilà debout devant elle, saisis d'abord de perplexité, puis submergés de joie? Connais-tu ces instants brefs et soudains que l'invisible te dissimule, en te cachant leurs premiers signes et leurs premiers présages, avant de te les jeter au visage sans que tu t'y attendes — comme lorsqu'un homme, connu ou inconnu de toi, te rencontre et te jette une nouvelle à laquelle il n'accorde lui-même aucune importance, et qu'à peine l'as-tu entendue qu'elle produit en ton âme les effets les plus profonds et les plus puissants, les plus éloquents et les plus propres à te porter vers la tristesse et l'abattement, ou vers la joie et l'allégresse?

Tu juges ces instants, lorsque tu les rencontres ou qu'ils te rencontrent, brèves, parce que tu les comptes en minutes et en secondes; et pourtant ils ne sont pas brefs, car ils portent, dans leur étroit et menu récipient, une telle mesure de sentiments et de passions, d'espoir et de

souvenir, de plaisir et de douleur, que bien des heures, bien des jours même, n'en pourraient contenir autant. Tu juges ces instants soudains, parce qu'ils te sont survenus, ou que tu leur es survenu, sans attente ni préparation, ni de leur part ni de la tienne; et pourtant ils ne sont pas soudains, car d'autres forces, ni les tiennes ni les leurs, ont œuvré depuis des âges lointains à te préparer à eux et à les préparer à toi, à te pousser vers eux et à les pousser vers toi, jusqu'à ce que vous vous rencontriez — rencontre soudaine en apparence, mais en réalité un décret ordonné et un destin fixé. Et chacun de vous deux, dirait-on, a été façonné pour l'autre, et destiné à lui d'une véritable destinée.

Ces instants à la fois brefs et vastes, soudains et pourtant longuement ordonnés, ne surviennent pas à tous les hommes, ni ne surviennent aux hommes à tout moment; et si j'avais connu quelque moyen de discerner comment ils surviennent aux hommes, et quand ils leur surviennent, et à qui d'entre eux ils surviennent, je serais parmi les plus grands des découvreurs et des inventeurs. Et comment un simple homme pourrait-il dévoiler le secret du destin et déchirer les voiles de l'invisible?! Je serais, de plus, un bienfaiteur pour bien des gens, car je leur apprendrais à se garder de bien des maux, et de bien des douleurs cuisantes et des chagrins qui épuisent les âmes et les cœurs; et je ferais aussi grand tort à bien des gens, car je leur apprendrais comment ils perdent des plaisirs dont les hommes atteignent rarement l'équivalent, et comment le savoir les détourne de certaines sortes de bonheur dont seuls les ignorants peuvent jouir. Aussi prendrais-je le plus grand soin de demeurer ignorant de ce savoir, et de me fermer, de toutes parts, à ces lois — car je n'échangerais pas ces instants, brefs et vastes, soudains et longuement ordonnés, contre bien des parts du temps, si longues soient-elles, si courtes soient-elles, si pleines ou si vides soient-elles. Et quelle tristesse cuisante et rongeante ressemble, dans son plaisir brûlant et poignant, et dans son bonheur sombre et ténébreux, à cette tristesse qu'un de ces instants m'apporta, une nuit parmi les nuits, et déposa dans mon cœur, lourde, rude et pénible — et pourtant douce, malgré tout cela; et moi, malgré tout cela, je l'ai aimée et m'y suis attaché. Et moi, malgré tout cela, j'ai rendu grâce à ce bref instant soudain qui me l'apporta, jusqu'à ce que, parvenue au tréfonds de mon âme, elle s'y déposât, calme et paisible jusqu'à la fin des temps, et vint la porter lentement et lourdement, comme on dépose une pierre pesante en quelque lieu, sans violence, sans lassitude, sans fatigue.

J’étais avec un groupe d’amis, assistant à une représentation et écoutant la musique et le chant à l’Opéra; nous nous étions donnés tout entiers à ce que nous voyions et entendions, et avions laissé tous les fardeaux et tous les poids de la vie dans cette voiture qui nous attendait à la porte, laquelle avait gardé pour chacun de nous le dépôt qu’il lui avait confié, pour nous le rendre lorsque nous y reviendrions. Et ces dépôts que nous avions confiés à la voiture, et dont nous nous étions allégés avant d’entrer à l’Opéra, n’étaient rien d’autre que notre vie quotidienne, avec tout ce qu’elle contient de peine et de douceur, d’affection et de rancune, de désespoir et d’espoir, de douleur et de plaisir, d’élan et de langueur. Nous nous en allégâmes tout entiers, et en retirâmes nos âmes pour un temps, comme on tire les épées de leurs fourreaux, et nous nous libérâmes, avec des cœurs et des âmes pures, limpides, polies comme un miroir, que nous tendions aux artistes, pour que s’y reflétât tout ce qu’ils créaient de beauté artistique dans le jeu et le chant. Et nous ne sentions rien que ce que nous voyions et entendions, et ne pensions à rien d’autre que ce que nous voyions et entendions; et lorsque la représentation s’arrêtait, et que nous nous dispersions dans les salons de la maison, ou demeurions à nos places, nous ne parlions que de ce que nous avions vu et entendu, le décrivant et nous en délectant, et de ce que nous allions voir et entendre, l’anticipant et prédisant le plaisir et la joie qu’il nous apporterait. Et convient-il aux hommes d’entrer dans les maisons de l’art autrement que de cette manière, s’étant libérés pour l’art de tout, et du souvenir de tout, et s’étant donnés tout entiers à l’art, sans rien partager avec lui dans leurs âmes?

Et j’étais assis dans un coin de la salle avec mes amis, parlant de ce qui s’était passé sur scène et anticipant ce qui allait venir, quand une voix tira mes amis, et me tira moi-même, de l’état où nous étions… une voix que je n’avais pas entendue depuis des années, alors que je l’avais autrefois entendue chaque jour; une voix dont les étendues du temps et du lieu s’étaient tant éloignées de mon ouïe que tout lien entre elle et moi s’était rompu, au point que j’avais presque oublié ses intonations, et que je n’y pensais plus que d’une pensée lointaine et distante, chaque fois que d’autres, en parlant d’elle, me la rappelaient. Puis cette voix s’approcha, et s’approcha encore; puis une main se tendit, et ma main se tendit vers elle; puis ce fut une poignée de main, puis un salut; puis on demanda la permission de s’asseoir, et elle fut accordée; puis vint un silence de la part de celui dont était la voix, et un silence de la part de celui à qui la voix était parvenue, qui ne dura pas longtemps, et n’eût pas été facile à remarquer, mais qui fut pourtant, malgré cela, long et pesant. Puis vint

une brève conversation sur des choses qui ne servaient à rien, n'étaient d'aucune utilité, et ne signifiaient rien; puis on but le café et l'on alluma une cigarette, puis vint le salut d'adieu, puis la séparation.

Je ne sais si mes amis goûtèrent encore, après cela, le plaisir de la représentation, ou s'ils en furent distraits; quant à moi, je sais que je n'en goûtai plus rien pour le reste de la soirée — les sons parvenaient à mon oreille, mais n'allaient pas plus loin, s'arrêtant avant d'atteindre mon âme, car je pensais à autre chose qu'à la représentation, et j'avais été totalement détourné du chant et de l'art. Pourquoi cette voix s'était-elle approchée de moi, alors qu'elle s'était tant éloignée, et poussé si loin dans l'éloignement? Pourquoi cette main s'était-elle tendue vers moi, alors qu'elle m'avait été si complètement retirée? Pourquoi une conversation avait-elle pu s'établir entre le propriétaire de cette voix et de cette main et moi, alors que tout échange entre lui et moi avait depuis longtemps cessé — alors que tout lien entre lui et moi avait été rompu, sauf lorsque nous y étions contraints par quelque réunion qui nous réunissait, ou lorsque nous nous rencontrions sans rendez-vous ni attente, incapables même alors de nous offrir mutuellement la courtoisie d'un détournement poli, comme il sied à l'éloignement où nous étions l'un envers l'autre? Pourquoi cette voix s'était-elle approchée de moi? Pourquoi cette main s'était-elle tendue vers moi? Pourquoi cette conversation avait-elle pu naître entre nous?

La pudeur frissonnait dans cette voix qui s'approchait de moi, saisie et triste; la pudeur tremblait dans cette main qui serrait la mienne, hésitante et légèrement frissonnante; la pudeur emplissait cette conversation, et la contraignait à se vider de tout sens et de toute utilité. Et pourtant, Dieu m'en est témoin, je n'ai jamais douté que cette voix s'était approchée de moi avec sincérité, que cette main s'était tendue vers moi avec sincérité, et que cette conversation avait été menée entre nous, pure de toute feinte.

Hélas pour les hommes! La faiblesse humaine seule accable leurs âmes de lourdes peines. Hélas pour les hommes! Ce que la vie contient de choses fugaces, qui les attirent vers un bien immédiat et les effraient d'un mal immédiat, accable leurs âmes de lourdes peines. Hélas pour les hommes! Leurs corps l'emportent sur leurs âmes, leurs passions l'emportent sur leur raison, et leurs intérêts leur font oublier les droits de l'amitié et de l'ami. Hélas pour les hommes! La crainte du pouvoir, le désir de sa faveur, et le souci de demeurer près de lui, gâtent pour eux des plaisirs purs et limpides de la vie qui ne devraient jamais l'être. Hélas

pour les hommes! Ils possèdent pourtant, malgré tout cela, des âmes qui n'ont pas été marquées pour le mal, ni séparées du bien; et ces âmes, assez faibles pour s'engager dans ce qui ne leur convient pas, saisissent par surprise les occasions de force et de bien, les ravissent, et n'en goûtent qu'une part infime et menue, dans l'instant bref et soudain, qu'elles n'attendaient pas et pour lequel nul effort n'avait été prémédité — un instant qui s'est simplement présenté et fut saisi, comme le gibier se présente et, l'occasion le permettant, est pris. Hélas pour les hommes! S'ils savaient que les intérêts de la vie, ses apparences fugaces et ses desseins, et tout ce qu'elle contient de désir et de crainte, de rang et de prestige, ne pèsent pas, tous ensemble, autant qu'un bref instant soudain où l'affection se fait limpide, où le conseil se donne avec sincérité, et où l'ami se donne tout entier à l'ami, ils changeraient beaucoup de leur vie et de leur conduite.

Cet instant bref et soudain me survint une nuit, à l'Opéra; et combien souvent ces instants brefs et soudains surviennent-ils à tant de gens, en ces jours sombres! Mon Dieu, lève de dessus les hommes Ta colère et Ton courroux; mon Dieu, accorde aux hommes une vie où l'ami ne craigne pas de rencontrer son ami, où l'ami n'ait pas à dérober sa rencontre avec son ami, où l'ami ne rompe pas les liens d'affection et d'amour envers son ami, pour nulle autre raison que la crainte de la puissance du pouvoir ou l'espoir de sa faveur.